

LE GROGNARD

MONTREAL, 20 Janv. 1882.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des États-Unis subiroit un escompte de 10 pour cent.

Ah ça ! messieurs les abonnés du *Grognard*, nous avons aujourd'hui à vous entretenir d'une question fort sérieuse, d'une question vitale pour notre feuille. Nous voulons parler de l'irrégularité régulière avec laquelle une certaine classe de nos lecteurs paie son abonnement.

Elle ignore qu'un journal illustré ne s'imprime pas pour des prunes, nous avons à payer tous les samedis la facture de notre fournisseur de papier, les gages des typographes, des dessinateurs, des graveurs et autres. Nous ne recevons aucune subvention du gouvernement d'Ottawa ni de celui de Québec. Nous ne faisons pas comme certain ministre du cabinet provincial qui ne paie pas de loyer, pour son bureau, lorsque l'échéance arrive nous payons notre terme. Ainsi donc il est bien compris que nous devons être payé par nos abonnés.

Il y a deux semaines nous avons expédié nombre de comptes à nos abonnés retardataires s'ils ne s'exécutent pas dans la huitaine nous sommes résolus de biffer leurs noms sur nos livres et ensuite de mettre leurs comptes entre les mains d'un avocat sans entrailles. Cet avocat nous a promis qu'intenterait des actions pour 50 cents et les défendeurs paieront \$3 ou \$4 de frais au début de la procédure.

Ainsi donc, messieurs les abonnés retardataires, gare à vous.

M. l'ex-échevin Allard a fait ses choux gras avec les commissaires d'écoles catholiques de Montréal. C'est avec son contrat et ses extra pour la construction de l'École du Plateau qu'il a posé les bases de sa fortune. Le *Grognard* trouve qu'il a mauvaise grâce aujourd'hui de paraître devant la Commission Royale et de donner des révélations remplies de fiel contre ces mêmes commissaires qu'il accuse d'avoir gaspillé les fonds des Écoles.

Si ce n'est pas là de l'ingratitude de la plus noire, nous ne savons plus quel nom donner à une pareille conduite.

* * *

L'autre jour un avocat rencontre sur la rue Notre Dame un gandin tiré à quatre épingles et l'apostropha en ces termes :

— Comment ! qu'est-ce que tu as fait au bon Dieu, te voilà ficele comme un aristo ? Qu'as tu fait de ton vieux chapeau de castor ? cette feuille de tuyau tout fripée, au poil ébouchiffé qui faisait rire tout le monde ?

— Mon cher, c'est bien simple. J'ai porté mon chapeau chez C. Robert, coin des rues St. Laurent et Vitre. Là il a été bloqué, remis à neuf et on ne le reconnaît plus. L'affaire ne m'a coûté qu'une bagatelle. Robert est insurpassable dans son procédé pour remettre les chapeaux à neuf.

UNE BONNE RECLAME.

Il y a quelques jours le vieux Brault du Village St. Jean Baptiste qui s'est immortalisé par l'invention de sa graisse et sa Root Racina demandait à un cultivateur du Nord de St. Jérôme de lui donner un certificat des propriétés magiques de sa graisse. Il a reçu par la poste la lettre suivante qui l'a mis au comble de ses désirs :

Cher monsieur. La terre de ma ferme était si pauvre jusqu'aujourd'hui qu'un Chinois n'aurait pas pu y vivre. Elle était tellement pierreuse que j'étais obligé de couper mes patates par tranches et de les y planter sur le *camp* ; mais ayant entendu parler des propriétés merveilleuses de votre graisse, j'en ai acheté et je l'ai posée dans le coin d'un terrain de dix arpents entouré par des pages de clôture. Le lendemain matin j'ai découvert que les pierres avaient complètement disparu et qu'un beau mur de pierre entourait mon champ. Les pages de clôture avaient été coupées et cordées comme du bois de chauffage dans ma cour. J'ai mis une demi once dans un marécage, deux jours après le terrain était sec, le b'e et l'avoine y poussaient en abondance et une centaine de pommiers s'étaient élevés au milieu. Comme preuve de sa force extraordinaire de votre graisse je vous dirai qu'elle a tiré le portrait de mon fils aîné dans une mare et un bon numéro dans la défunte loterie du Sacré Cœur. Envoyez moi, s'il vous plaît une dizaine de livres de cette graisse.

LES TABLES TOURNANTES.

La vogue des tables tournantes paraît vouloir se ranimer. En quel temps d'ailleurs, à dire vrai, n'ont-elles pas été à la mode ? Les physiiciens s'en sont occupés, et Bonvard et Péouchet, les deux "bons hommes" de Flaubert n'ont garde de les oublier dans la revue encyclopédique qu'ils publient des connaissances et des préjugés de ce siècle-ci ? L'article suivant de M. Bergot, l'ancien directeur de l'École normale, expose on ne peut plus clairement la question, telle qu'elle est comprise en ce moment.

C'était au commencement de mai 1853, l'hiver ne finissait pas, les amusements de l'année étaient épuisés ; en fait de merveilles, quelquefois on suspendait dans un verre, par un fil léger ou un cheveu une bague, qui, la main restant immobile, se mouvait dans le sens voulu par l'opérateur et frappait le nombre de coups qu'il avait pensé.

Mais cette merveille datait de longtemps. Cependant on attendait quelque chose. Déjà on essayait de développer cette première expérience, et le cheveu suspendu profitait : il disait l'âge des personnes sur lesquelles on le consultait. Il pouvait aller plus loin, quand il nous vint une nouvelle étrange. Plusieurs personnes étant rangées autour d'une table et formant une chaîne, la table tournait, lentement en premier lieu, puis avec une telle vitesse qu'il fallait courir pour la suivre.

On essaya, timidement et assez gauchement d'abord : on ne savait pas trop comment s'y prendre ; mais on connut bientôt la méthode. Il fallait, pour le moral, fixer son attention sur le fait à produire : pour le physique, placer le petit doigt de la main droite sur le pouce du voisin de droite ou le petit doigt de la gauche sur le pouce du voisin de gauche, selon qu'on voulait que la table tournât à droite ou à gauche.

Ce fut à qui réussirait. Réussir ne prouva rien, car on distinguait vite entre les sujets qui faisaient l'expérience, les uns bons, les autres mauvais, qui n'avaient pas ce qu'il fallait pour cela. Le fait produit, on l'expliqua, et généralement ainsi : tout le monde sait ce que c'est qu'un fluide et qu'il y a un fluide dans notre corps ; supposez qu'il s'échappe par les extrémités des doigts, il passe dans la table, où il circule, et voilà ce qui fait que la table, où il circule, et voilà ce qui fait que la table tourne. Mais on comprend aussi qu'il n'est pas égal en toutes les hommes.

* * * Ce fut une passion et tout fut oublié. Dans un pays spirituel dans des salons ordinairement animés d'une conversation piquante, on a vu pendant plusieurs mois des Français et des Françaises, qu'on accuse d'être légers, assis des heures entières autour d'une table, sérieux, immobiles, muets, les doigts étendus, les yeux obstinément fixés sur un même idéal, dans une attente pleine d'angoisses, tantôt, se relevant épuisés par des efforts inutiles, tantôt, si un mouvement se déclarait, si un craquement s'entendait, troublés et jetés hors d'eux-mêmes, poursuivant le meuble qui fuyait.

Il n'y eut pas d'autre occupation et d'autre conversation pendant tout un hiver. Il y eut un beau moment, le moment de la confiance et de l'enthousiasme qui font réussir. Quelles dissertations profondes sur les fluides ! Quels triomphes modestes de ceux qui avaient du fluide, quelles humiliations de ceux qui n'en avaient pas ! quel fou pour propager la religion naissante ! quelle affection

entre adeptes ! quelle indignation contre les esprits forts !

* * * Ce fut l'âge héroïque des tables tournantes. Après les premiers jours d'anarchie, où les rangs étaient confondues, les talents supérieurs se déclarèrent, il y eut les initiateurs et la foule. En l'absence des initiateurs, tout languissait ; à leur entrée, le salon prenait une figure nouvelle, on sentait qu'on passait à quelque chose de sérieux. Ils commandaient et on obéissait, ils prononçaient sur les cas difficiles, ils mettaient les tables en mouvement puis ils se retiraient, laissant le menu peuple courir après. Ils firent un moment des personnes ; maintenant, rentrés dans la vie privée, ils y ont conservé une sorte de dignité triste.

Toute chose profite ou meurt. Pour changer le mouvement de la table, on avait changé la position des mains ; on s'affranchit de cette nécessité matérielle : la volonté suffit. On ordonna à la table de tourner, de s'arrêter, d'aller à droite ou à gauche, elle obéit. On espéra tout. On avait trop réussi. La crise arriva, les tables tournantes eurent à souffrir à la fois de leurs amis et de leurs ennemis.

BADINAGES.

Cinq sourds-muets, marchant en ligne, passaient hier soir sur le boulevard Sébastopol, en gesticulant comme il convient quand on n'a pas de langue.

Ceux qui les suivaient nous apprirent qu'ils chantaient la *Marseillaise*. C'était enlevé.

C'est surtout quand ils s'écrièrent, dans la langue de l'abbé de l'Épée : *Aux armes, citoyens !* que tout le monde fut enthousiasmé. On le comprendra sans peine, quand on saura que, rien que pour dire : *aux*, il faut se prendre : 1o le pouce, 2o le petit doigt, 3o tirer la langue, etc. — Consulter l'alphabet des sourds-muets.

Avis aux gens qui voudraient chanter dans une chambre de malade.

— Oui, madame, j'avais vingt ans, et mon père, pour me forcer à reveuir habiter la province, me coupa les vivres ; il ne me donnait plus que cinquante francs par mois.

— Et vous viviez avec cela ? s'écrie la dame émue.

— Je crois bien, madame, et j'en trouvais encore le moyen de faire des dettes !

On ouvre dans un des beaux quartiers de Paris une grande émission.

Affaire de tout repos, dividendes sûrs, etc., etc.

Le public accourt déposer ses capitaux.

Le financier qui lance l'affaire se promène de long en large, souriant et encourageant tout le monde du regard.

Dans la foule se trouve un

vous qui êtes cause que madame Boulard est tombée, qu'elle est toute décoiffée, qu'elle a perdu une partie de ses nattes et de ses roses, et que ce pauvre M. Fouillac a la figure tout égratignée ?

— En quoi suis-je cause de cela, ma bonne amie ? Est-ce ma faute si madame Boulard porte de faux cheveux et si M. Fouillac tombe avec sa valseuse ?

— Oui, monsieur, c'est votre faute, car si vous aviez valsé avec madame Boulard, comme c'était votre engagement, tout cela ne serait pas arrivé.

— Mon engagement !... Vous êtes charmante, ma bonne amie ! Ce n'est pas moi qui ai placé tous ces noms de dames sur vos tablettes ; et, en vérité, vous en avez mis trop.

— C'est bien, monsieur, cela suffit. Je me rappellerai votre peu de complaisance.

— Mais, Cézarine, il me souble...

La mariée s'éloigna sans vouloir en écouter davantage et en jetant un regard très fier sur Duvassol, qui lui fait cependant un salut gracieux.

— Tu m'as fait faire de belles choses !... dit le marié à son ami. Voilà ma femme fâchée contre moi !... Je suis cause que madame Boulard est décoiffée... qu'elle a perdu son chignon !...

— Pourquoi ce M. Fouillac ne sait-il pas mieux tenir sa valseuse. Allons, calme-toi ; ta femme oubliera tout cela en dansant, et parmi toutes ces dames, je t'assure que j'en ai vu beaucoup qui riaient de l'accident du chignon. Mais voilà mon frère ; il n'est pas de mauvaise humeur, lui !

Le jeune Gustave a, en effet, l'air radieux.

Il s'empresse de dire au marié :

— Ah ! monsieur, que votre sœur est aimable, charmante, comme elle a bien voulu causer avec moi ! Elle n'a pas l'air prétentieux, gourmé, des autres demoiselles... Monsieur, quand nous reviendrons de voyage avec mon frère, vous me permettrez d'aller vous voir, n'est-ce pas ?

— Oui, sans doute.

— Tiens, Adolphe, voilà mon frère qui est amoureux de ta sœur ! Il prend déjà feu comme une allumette, ce gamin-là !...

— Eh bien, si plus tard il aime toujours Elvina, on ne sait pas...

— Ah ! oui, monsieur, gardez la moi, je vous en prie ; ne la mariez pas à un autre... gardez la moi !...

— Soyez tranquille, jeune homme Elvina est encore trop jeune pour que je songe à la marier de si tôt !...

— Frédéric, tu ne me feras pas voyager trop longtemps, n'est-ce pas ?...

— Laisse-moi donc en paix, petit brûlot ! Je gage que tu vas être amoureux dans chaque ville où nous nous arrêterons !...

À Continuer.